

térieur de sa maison. Il portait la croix et toute sa famille, tous ses gens, femme, garçon, filles, domestiques, le suivaient le long des escaliers et de chambre en chambre, en chantant des litanies et des cantiques. Qui reconnaîtrait dans ce maniaque l'auteur de *Bérénice*, de *Phèdre*, d'*Athalie* ?

Nul homme plus que Goethe ne semble, à le juger par ses écrits, harmonieux et pondéré ? Il n'en était pas moins soumis à de véritables crises impulsives. Sa raison, il est vrai, les dominait souvent, mais il ne travaillait pas toujours selon son gré : il se sentait emporté vers telles ou telles idées avec une violence irrésistible. Son père était un peu maniaque et fort entêté. C'était un homme d'apparence robuste : taciturne et opiniâtre, il ne prenait jamais aucun plaisir, étant fort avare, et travaillait sans relâche, quoique riche, aux travaux des champs. Venu à la ville, il essaya de s'instruire un peu et n'y parvint que très difficilement. Cette mauvaise hérédité fut heureusement compensée par sa mère, personne gaie, intelligente et spirituelle, mais il en résulta, dans le grand poète, un état qui le faisait ressembler tantôt à son père, tantôt à sa mère. On le voyait tour à tour expansif ou taciturne, replié en lui-même ou plein d'une charmante gaîté. Goethe avait une sœur d'un ca-

ractère tout à fait anormal. Elle ne se plaisait que seule et n'aima jamais rien ni personne. Lui-même fut d'abord d'un névrosisme exagéré. Pendant longtemps, il éprouva des accès de la colère la plus violente suivie bientôt d'un état de complet affaïssement. En avançant en âge, il se montra au contraire d'une parfaite égalité d'humeur. Il arriva même à un état d'indifférence affective tellement prononcé qu'il est difficile de ne pas y voir quelque chose de singulier. On connaît, par exemple, l'anecdote de la mort de sa femme. Il était allé faire une promenade en voiture avec elle et son secrétaire Eckermann. Or, elle mourut subitement pendant la promenade, et Goethe ne trouva rien autre chose à dire à son compagnon consterné que ceci : « On va être bien étonné à la maison. » Je ne sais qui a dit que la caractéristique de Goethe était un égoïsme monstrueux. C'est possible, mais il est possible aussi que l'égoïsme soit nécessaire à un Goethe, comme à un Victor Hugo.

Une autre œuvre où se lit la sagesse, l'harmonie, la modération, l'impartialité, c'est celle de Flaubert, et cependant on sait que Flaubert était épileptique et doué, en même temps, du caractère le plus violent. C'était avec une sorte de fureur qu'il exposait ses convictions littéraires. A d'autres

moments, il semblait atteint d'une mélancolie profonde. Sa misanthropie avait quelque chose de maladif. Et quant à sa laborieuse méthode de travail elle témoigne de la difficulté qu'il éprouvait à coordonner ses idées et à trouver l'expression définitive. Le résultat était une sorte de perfection plastique, et l'on demeure surpris que ce grand barbare, vulgaire et entêté, ait produit une œuvre si calme, si noble et si belle. Oui, cette littérature admirable est sortie d'un cerveau profondément malade, d'un cerveau atteint de cette grande névrose que les anciens avaient appelée le tremblement de terre de l'homme. Maxime du Camp a donné des crises de Flaubert un tableau douloureux :

« Bien souvent, impuissant et consterné, j'ai assisté à ces crises qui étaient formidables. Elles se produisaient de la même façon et précédées des mêmes phénomènes. Tout à coup, sans motifs appréciables, Gustave levait la tête et devenait très pâle. Il avait senti l'aura. Son regard était plein d'angoisse. Il disait : J'ai une flamme dans l'œil gauche. Puis, quelques secondes après : J'ai une flamme dans l'œil droit ; tout me semble couleur d'or. Cet état singulier se prolongeait quelquefois pendant plusieurs minutes, puis son visage pâlis-

sait encore plus et prenait une expression désespérée. Rapidement, il marchait, il courait vers son lit, s'y étendait morne, sinistre, comme s'il était couché vivant dans le cercueil; puis il s'écriait: Je tiens les guides, voici le roulier, j'entends les grelots! Ah! je vois la lanterne de l'auberge! Alors, il poussait une plainte dont l'accent déchirant vibre encore dans mon oreille et la convulsion le soulevait. A ce paroxysme, où tout l'être entraînait en trépidation, succédaient invariablement un sommeil profond et une courbature qui durait plusieurs jours. »

Qu'on relise après cela *Madame Bovary*. Je suis de plus en plus persuadé que le genre de rapports qu'il y a nécessairement entre un homme et son œuvre nous est absolument inconnu. Si c'est un rapport de ressemblance, il y a bien des exceptions; si c'est un rapport de contraste, il faudrait l'expliquer. Dans les deux hypothèses, la filiation demeure également obscure, et, je le répète, il serait peut-être sage, jusqu'à nouvel ordre, de considérer séparément l'homme et l'œuvre, de ne pas mêler, comme on le fait trop souvent maintenant, la physiologie et la critique littéraire. Le cerveau, après tant de recherches, d'études et d'analyses, demeure toujours un monde fermé.

Alfred de Musset était-il également épileptique? Cela n'est nullement prouvé, mais il avait des hallucinations, il était sujet au phénomène que l'on a appelé *autoscopie* et que Goethe éprouva également; c'est-à-dire que parfois, en se promenant, il se voyait lui-même comme on se voit dans un miroir. Il a fait plusieurs allusions à ce phénomène de dédoublement, à ce personnage qui lui ressemblait comme un frère. Or, il est bien certain que ce grave symptôme de détraquement cérébral ne se retrouve pas dans les œuvres du poète. La fantaisie de Musset n'a jamais un caractère morbide; elle est de la gaminerie, et non pas de l'extravagance. Il avait une tendance à se conduire en enfant gâté; il fut aussi un enfant vicieux, mais qui garde toujours beaucoup de candeur, comme le prouve l'honnête sentimentalité de son théâtre. Mais il n'était pas seulement halluciné; il était aussi alcoolique. Quelques-uns de ses poèmes d'amour les plus touchants sont sortis d'une bouteille d'absinthe, comme les contes les plus sagaces et les plus logiques d'Edgar Poe sont sortis d'une bouteille d'eau-de-vie.

Qu'est-ce donc que le déséquilibre des écrivains, si ce déséquilibre se traduit par des œuvres harmonieuses et raisonnables? Les comparaisons ne

prouvent rien, mais cela ne fait-il pas songer à ces arbres noueux et rachitiques qui produisent des fruits particulièrement savoureux ?

Restons-en là. Les conditions de la naissance des œuvres littéraires nous sont encore à peu près inconnues. Un fait est certain, c'est qu'un homme intelligent, bien équilibré de corps et d'esprit, instruit, laborieux, peut fort bien n'avoir aucun talent littéraire, tandis qu'un autre homme, d'une intelligence capricante, quasi ignorant, paresseux, déséquilibré de santé physique et morale, produira des œuvres magnifiques, pures, d'une belle logique, d'une noble harmonie. Un autre fait est également certain, c'est qu'il ne suffit pas d'être déséquilibré pour avoir du talent ou du génie. Ni la santé ni la maladie ne semblent avoir d'influence réelle bien marquée sur la qualité de la production littéraire. Et cependant, troisième fait encore bien certain, presque tous les hommes de génie ou de grand talent sont, en quelque mesure, en état de déséquilibre.

La vérité est peut-être que le déséquilibre est général et que personne n'y échappe.

LA PASSION DU JEU

Depuis qu'il y a des littératures, et cela remonte déjà à un nombre respectable de siècles, on a raisonné et déraisonné sur l'amour et sur le jeu. Il est donc difficile de trouver du nouveau à propos de ces passions. Si quelqu'un le tente, avec une apparence de succès, il faudra lui en tenir compte et examiner avec soin la valeur de son apport. Aujourd'hui, il s'agit du jeu, dont MM. Danville et Sollier viennent d'étudier quelques cas extrêmes (1). Le jeu est partout et comporte tous les degrés. Nous voyons jouer presque tous les animaux, j'entends le jeu qui se termine par la victoire ou la défaite. Le cheval prend réellement part aux courses, où il semble qu'il ne soit qu'un instrument ; des courses de chevaux sans cavaliers, comme cela se pratique peut-être encore à Rome, montrent cela très nettement. Dans ce cas, ils

(1) Dans la *Revue philosophique*, 1908.

manifestent même de véritables âmes de jockeys, bousculant leurs concurrents, leur coupant la route. Cela se passe encore ainsi dans les courses de lévriers, maintenant à la mode en Angleterre, avec, en plus, le coup de dent comminatoire. Le chien vulgaire, surtout quand il est jeune, aime les parties de jeu; il sait fort bien se plier aux règles, les invente parfois lui-même et tient beaucoup à gagner à son tour. Les enfants mettent souvent aux jeux une telle ardeur qu'il faut les surveiller; de nerveuses petites filles y prennent parfois une véritable fièvre. Rien donc de plus normal que le jeu, et même dans ses excès. Les excès, cependant, où il pousse l'homme, dépassent la mesure, car l'intelligence a fait de l'animal humain un être qui dépasse sans cesse la mesure : c'est la caractéristique de son génie.

Le jeu tel que l'homme le pratique est une passion où se mêlent les éléments les plus divers et les plus contradictoires. Voici quatre personnes autour d'une table de jeu et chacune d'elles en manipulant les cartes, obéit peut-être à un mobile différent. La première veut tout simplement gagner pour gagner, sans arrière-pensée; la seconde cherche dans le jeu le plaisir également désintéressé de l'aventure; la troisième n'y voit qu'une excitation agréable

analogue à celle que procure le vin ; la quatrième, enfin, n'est mue que par l'espoir du gain. Quoi que l'on croie généralement, surtout lorsque l'on n'est pas joueur, ce dernier mobile n'est pas beaucoup plus fréquent que les autres. Enfin, le jeu ne sera souvent qu'une distraction, un passe-temps, la ressource de personnes qui n'ont rien à se dire. Dans ce cas, l'élément émotif disparaît presque entièrement ; le jeu ne mérite presque plus son nom.

Je crois fort juste de considérer dans beaucoup de cas le jeu comme un simple mode d'excitation, analogue au tabac et à l'alcool, avec lesquels il est d'ailleurs fréquemment associé. Il n'est jamais, même en ce dernier cas, tout à fait dénué d'espoir de gain, et on peut dire d'une manière générale que, s'il y a, dans chaque joueur, un mobile prédominant, il participe encore, plus ou moins, à tous les autres. Le joueur est rarement un être simple. Je parle du joueur passionné et non du vulgaire professionnel, dont le gain, obtenu par tous les moyens, est naturellement le seul et unique but.

Le joueur le plus curieux est celui pour qui le jeu est une sorte de besoin vital. Content de gagner, il n'est pas extrêmement contristé par la perte, et même n'est pas toujours sans y trouver une âpre émotion. On peut le comparer à ces amoureux qui

heureux d'être aimés, éprouvent aussi à être bafoués un certain plaisir douloureux. C'est de l'amour triste, mais c'est encore de l'amour, et cela vaut mieux que rien pour ces fanatiques de l'émotion. Chez certains sujets, ce besoin d'émotion est si violent qu'il veut se satisfaire malgré tous les obstacles, en dépit de toutes les souffrances. Tel joueur ne prend réellement conscience de lui-même qu'au centre de la partie de jeu. C'est à ce moment qu'il se réveille. Le reste de sa vie n'est que somnambulisme. D'autres, au contraire, ont assez de ressort pour mener une existence en partie double : la moitié des heures au jeu, l'autre aux affaires normales. Tel, cet auteur dramatique qui, pendant les mêmes années, se ruina au jeu et acquit la célébrité par plusieurs succès :

« Il ne lui restait plus que quelques billets de mille francs à la place de plusieurs centaines, quand une nuit, au poker, il eut une suite de gains énormes. Il les employa à fonder une écurie de courses. A ce moment, il jouait donc simultanément au cercle et sur les hippodromes. Or, pendant ce temps, il composa et depuis il a continué d'écrire de nombreuses pièces, affirmant un talent que lui reconnut volontiers la critique, une lucidité d'esprit applaudie par le public, un art persistant dont la

faveur lui permet aujourd'hui encore de réparer les pertes que le jeu occasionne à ce passionné impénitent. »

Mais quand la folie du jeu se développe dans des organismes d'une nervosité extrême, déjà malade, ses effets peuvent devenir terribles. L'homme semble, comme disaient les anciens, la proie d'une fatalité qui ne lui laisse aucun moyen de contrôle sur lui-même. M. Grasset explique que, dans de tels cas, c'est le psychisme inférieur qui agit exclusivement ou à peu près. Cela revient au même. L'homme est perdu. C'est le joueur des mélodrames dont le suicide est le dernier acte d'énergie.

Après cela, on tombe dans la pathologie pure et simple. Il y a, et c'est la partie neuve de l'étude que j'ai signalée, des crises de manie du jeu analogues à des crises d'hystérie, d'épilepsie ou d'automatisme ambulatorio. Le malade, un beau jour, se met à jouer, comme il entrerait en convulsions, et il joue tant que dure son excitation maniaque. Naturellement, en de telles circonstances, il perd tout ce qu'il veut, comme disent les joueurs. Un partenaire de ce genre est une bonne fortune pour les habitués du cercle où il s'échoue. Mais il s'agit là, heureusement, d'accidents fort rares. On peut même se demander si ces sortes de crises ont des

rapports nécessaires avec la passion du jeu. Il semble plutôt que le jeu n'y joue qu'un rôle de hasard et qu'elles auraient fort bien pu s'exercer sur n'importe quelle autre matière. Le jeu, pour ces variétés d'épileptiques, n'aurait été qu'un dérivatif.

L'ACCIDENT

A la suite du malheur arrivé sur *le Latouche-Tréville*, des injonctions furent de toutes parts lancées au gouvernement. Les gens hargneux le « mirent en demeure » et les gens calmes le « prièrent » d'étudier les moyens d'éviter le retour de semblables catastrophes. Je copie cette dernière formule dans une délibération aux termes les plus modérés. Elle part d'un bon sentiment, et pourtant elle fait sourire, malgré que le sujet soit douloureux, par sa naïveté. Car s'il y a des faits contre lesquels le gouvernement, quel qu'il soit, demeure impuissant, c'est bien d'abord ceux de cet ordre. Ils échappent, en effet, à la prévoyance humaine, puisque, par définition même, ils sont l'imprévu, ils sont l'Accident.

L'accident donc étant ce que l'on ne peut prévoir, il n'y a aucun moyen d'y parer que les moyens généraux d'ordre et de régularité. Or, l'ordre et la régularité règnent nécessairement à bord d'un

vaisseau-école de canonnerie. Il est impossible qu'il en soit autrement, puisqu'on y vit au milieu d'un péril constant et qui ne peut être conjuré que par l'ordre le plus sévère, la régularité la plus minutieuse. On y tire le canon, à peu près tous les jours. Trois cents jours passent : rien ne se produit que ce qui est prévu. Voici le trois cent unième jour : c'est le jour de l'imprévu, c'est l'accident. L'accident arrive ou n'arrive pas. On sait qu'il peut arriver, mais on ne sait pas s'il arrivera. L'accident est l'accident ; il est imprévisible. Ces deux trains, pendant des années et des années, se sont croisés pacifiquement dans la petite gare qui les attend, comme on attend l'apparition des astres en un point du ciel. La mécanique des chemins de fer égale en précision la mécanique céleste. Cependant une planète en rencontre une autre, et il s'en suit une mise en miettes, dont les miettes sont les étoiles filantes qui nous tombent parfois des nues. Cependant, les deux trains entrent l'un dans l'autre, et il s'élève des cris, des flammes et de la fumée. C'est l'accident. La terre périra peut-être de se cogner à une planète dévoyée, et tous ceux qui prennent le train ne reviennent pas. Il y a en a un sur cent mille, sur un million, qui est tombé en route aux pièges de l'accident. L'amiral Dumont

d'Urville avait fait plusieurs fois le tour du monde, avait échappé aux tempêtes les plus redoutables. Il revient des régions antarctiques, prend pour Versailles un train qui déraile, et on le trouve mort sous les décombres enflammés. Bien des catastrophes ont suivi celle-là sur les chemins de fer du monde entier. On a multiplié les règlements, on a tout prévu, on a pris des précautions qui semblent folles à force d'être sages, on a établi un mécanisme d'une justesse prodigieuse et qui frappe d'admiration, quand on le connaît bien : mais on n'a pas supprimé l'accident, parce que l'accident est inaccessible, parce qu'il plane et ricane au-dessus des prévisions humaines. On dirait qu'il a une volonté, qu'il choisit son heure, qu'il ne se laisse jamais tomber qu'au bon moment, choisissant sa proie. Non, il obéit, lui aussi, à la loi universelle qui régit les rapports des choses entre elles. Ce pont en fer qui craque et se brise, sa destinée était écrite dans le minerai d'où il est sorti, dans le creuset où il fut fondu, et encore avant cela, dans les éléments géologiques dont le minerai de fer fut formé, dans les gaz qui emplissaient l'espace avant la naissance même de la terre, dans la nébuleuse originelle, dans le mouvement éternel des atômes primordiaux. La paille qui a fait fléchir la poudre d'acier a sa

place, son rang et sa nécessité dans l'ordre universel qui régit les mondes.

En vérité, les conseils généraux peuvent prendre contre l'accident les plus patriotiques délibérations, l'accident se rit de leur sagesse. Il compte sur son nom pour continuer ses méfaits. Parler de lui, même pour le maudire, c'est le justifier. Dire qu'on le supprimera, c'est affirmer plus fortement la nécessité de son existence. Il est, et on ne peut le détruire, parce que en même temps qu'il est, il n'est pas. Quand nous parlons de lui, nous en parlons au passé ou au futur. L'accident n'est jamais une chose présente : il a été et il sera, mais il ne sera jamais, dans l'avenir, ce qu'il a été dans le passé. Il vient de se manifester dans une étoupille et notre naïveté fait que nous surveillerons les étoupilles. Mais l'accident, qui tient à son nom, ne se manifestera plus dans les étoupilles. En effet, une série d'accidents de même nature n'est pas une série d'accidents. L'accident ne vient pas par série. Sa nature l'oblige à être isolé, unique en son genre. Dès que l'on connaît sa cause, il change de cause. On le cherche au jeu du disque qui a mal fonctionné ; il se réfugie dans la tête du mécanicien qu'il fait tourner à droite, quand c'est la gauche qui réclamait son attention.

Supprimer l'accident ! Rêverie indigne même de l'optimisme d'un Pangloss. Nous le cultivons au contraire et nous lui apprêtons chaque jour de nouveaux moyens de se manifester. Après ceux de l'automobile, qui commencent à nous paraître légitimes et qui ne méritent presque plus le nom d'accidents, voici ceux de l'aéroplane dont la complaisante Amérique vient d'ouvrir la liste. Il est probable qu'elle sera longue. Les ballons dirigeables font déjà bonne figure, malgré leur récence, dans la nomenclature. L'Allemagne s'y distingue, mais ce n'est point, malheureusement, la seule supériorité qu'elle ait sur nous. Tant de machines en mouvement, tant de mines creusées jusqu'aux abîmes, tant d'appareils de destruction imaginés et essayés par tous les Etats, assurent à l'accident un avenir incomparable. Plus la machine est précise et plus l'accident nous étonne. Il nous semble qu'il y a des mécanismes si beaux et d'une marche si assurée, si fière, que rien ne saurait les détourner de leur chemin. Mais l'accident est là, qui guette, tout prêt à rabattre leur orgueil et le nôtre. La machine est d'autant plus vulnérable qu'elle est plus compliquée. Une science admirable a réglé ses mouvements, des rapports des roues, les réactions des ressorts ; elle a même

créé le rouage de secours ou le taquet d'arrêt; mais ayant tout prévu, quelque chose est resté en dehors du cercle des prévisions : la bête indomptable et cruelle qui s'appelle l'Accident.

Je ne prêche pas le fatalisme. Je ne dis pas, comme les musulmans : « C'était écrit ! » Mais je ne puis pas dire non plus : « Cela aurait pu ne pas arriver. » Tout ce qui arrive, arrive nécessairement, au delà de toute science, de toute sagesse, de tout calcul, de toute combinaison, il y a ce qui ne peut être su, ce qui ne peut être vu, ce qui ne peut être calculé. Après l'accident, le mieux à faire c'est de continuer le mouvement interrompu, selon les règles générales de l'ordre. Il faut aussi ne pas avoir peur, car la caractéristique de l'accident est, non seulement la soudaineté, mais aussi la rareté. Quand l'accident est advenu, on a la certitude, presque mathématique, que le péril est loin dans le futur. En effet, un accident qui se renouvelerait à brefs intervalles ne serait plus un accident. Ce serait un fait dépendant d'une cause permanente qu'il serait possible de prévoir et de contrecarrer. L'accident, au contraire, et je le répète, est imprévisible.

Quand tout est en ordre, il faut donc marcher sans crainte, et traiter l'accident futur, quoiqu'il

soit possible, comme s'il était impossible. C'est d'ailleurs ce que nous faisons au cours de la vie, — et si nous ne le faisons pas, pourrions-nous vivre ?

L'AMI DES BÊTES

L'ami des bêtes aime les bêtes. C'est sa profession. Entendons cependant qu'il aime certaines bêtes, et que celles qu'il aime, il ne les aime pas toutes de la même manière. De plus, on conviendra qu'il en est quelques-unes qu'il déteste, tout comme le commun des hommes; il en est d'autres, beaucoup d'autres, une infinité d'autres qui lui sont indifférentes, parce qu'il ne les connaît pas. Cette dernière proposition est conforme à la définition sixième de Spinoza, dans la troisième partie de son *Ethique* : « L'amour est un sentiment de joie accompagné de l'idée de sa cause extérieure. » Or, nous ne pouvons avoir l'idée d'une cause extérieure que nous ignorons. Donc, l'ami des bêtes, qui n'a jamais vu d'ornithorhynque que dans les images, ne peut aimer cet animal rare.

L'ami des bêtes, encore qu'il déborde d'amour, n'a qu'une sympathie des plus modérées pour la plupart des insectes, et parmi les insectes, il en est

qui lui inspirent, à juste titre, une profonde aversion. Il aurait un certain plaisir à converser avec les abeilles ou avec les papillons; seulement, les papillons ne se laissent pas approcher et les abeilles, qui n'ont pas de temps à perdre, ne sont pas toujours de bonne humeur. Quand il est encore enfant, l'ami des bêtes élève des chenilles dans une boîte percée de trous; seulement, il les laisse généralement mourir de faim et ainsi il perd la seule occasion que lui offrirait la vie de prouver sa tendresse pour les lépidoptères. Il est cependant un pays où les insectes ont de vrais amis. C'est l'Inde. Là, les pieux brahmanes se voilent la bouche pour ne pas avaler, par inadvertance, un moucheron, car le moucheron leur est sacré comme toutes les autres bêtes. C'est pourquoi ils s'offrent volontiers en pâture aux parasites que nous redoutons le plus. Cette charité, l'ami des bêtes de nos climats ne la pratique jamais qu'involontairement; néanmoins, quand cela lui arrive, il se plaint moins que les autres hommes; l'ami des bêtes supporte avec patience les petites misères de son métier.

Que dirons-nous des poissons? Courteline nous affirme bien qu'il y a de douces liaisons entre pêcheurs et goujons; s'il fallait l'en croire, il en aurait connu un qui répondait à l'appel de son nom et

venait manger, dans la main de son ami, le ver-misseau ou la miette de pain. Mais Courteline manque d'autorité. Est-il même membre de la Société protectrice des animaux ? Nous avons toutes sortes de raisons pour en douter. L'ami des bêtes choisit donc rarement ses amis parmi les poissons ; ils sont trop froids. Des femmes ont du goût pour les couleuvres, surtout pour celles qui sont enrichies de diamants, mais ces goûts excentriques ou coûteux ne rentrent pas dans notre sujet. Il nous faut également négliger les charmeurs de serpents. Ce sont des industriels qui songent beaucoup plus à gagner un peu d'argent qu'à faire le bonheur de leurs vipères, auxquelles ils ont même eu la barbarie d'arracher leurs précieux crochets. Passons. L'ami des bêtes n'aime pas qu'on fasse du mal aux animaux.

Il reste deux classes zoologiques, et ce sont les plus importantes, parmi lesquelles l'ami des bêtes choisit généralement l'objet de sa passion : les mammifères et les oiseaux. L'une et l'autre ont leurs partisans, mais il est rare que l'ami des serins soit également l'ami des chats. Il faut opter. Cela désole bien des cœurs sensibles, mais on n'a pas encore trouvé le moyen d'amener les félins à contempler avec froideur la cage aux oiseaux. Il faut

donc considérer séparément le poil et la plume. L'ami des oiseaux n'aime pas tous les oiseaux, ou du moins il ne les aime pas tous de la même manière, principe que nous avons posé au début de cette étude comme une vérité fondamentale, et sans laquelle il est impossible de rien comprendre à une question que nous avons entrepris de traiter, enfin ! avec une impartialité académique. L'ami des oiseaux aime les perroquets sur leur perchoir, les serins, les veuves et les capucins dans leurs cages respectives, les canards aux olives et les poulets à la fricassée. L'idée sacrilège d'une brochette de canaris le fait pâlir d'effroi, mais il ne conçoit les cailles que bardées de lard et vêtues d'une feuille de vigne. Il met les perdrix aux choux et les magnifiques cardinaux derrière un treillis doré qui s'harmonise à merveille avec la pourpre de leur plumage. L'ami des oiseaux connaît l'art des nuances et des accords. Il sait que l'alouette réclame le pâté et l'hirondelle la liberté des espaces. J'aime les amis des oiseaux. Le dernier que je vis picorait un confit d'oie, en dialoguant avec son perroquet, dont il tâchait, en vain, d'imiter l'accent pittoresque.

Evidemment, cet excellent ami des oiseaux se serait trouvé mal si vous lui aviez parlé de manger

un confit de perroquet en dialoguant avec une oie. Mais qui sait ? Peut-être qu'aux pays des perroquets ce sont les perroquets que l'on plume et les oies qui font les belles ? La langue française, qui a beaucoup d'esprit, a prévu ces deux manières d'aimer les oiseaux. Elle dit : « Il aime le pigeon » ; elle dit aussi : « Il aime les pigeons », et cela signifie des choses différentes. Quand on connaît la grammaire, on ne s'étonne de rien ; c'est ce que je fais.

L'amour que les amis des bêtes portent aux mammifères est du même ordre que celui qu'ils déversent sur des oiseaux, mais il est plus vaste et plus profond. Il s'étend d'abord sur l'espèce canine tout entière, ce qui permet au sentiment de s'allonger à l'infini. C'est un beau clavier que celui qui va du molosse danois au petit havane que l'on met dans son manchon. Cependant, aimer tous les chiens serait banal. Il y a des variétés à la mode ; autant il serait peu décent d'aimer un mâtin ou un briquet, autant il est honorable de brûler d'amour pour un colley ou un lévrier russe. En principe, tous les chiens sont sacrés, comme dans l'Inde toutes les vaches, mais il y a des degrés dans le sacramentel, et il faut savoir faire des choix élégants et distingués. L'ami des chiens n'y manque pas.

L'ami des chats s'exerce dans un champ moins ample ; il en est généralement réduit à opter entre l'angora et le chat de gouttière, mais il se ratrape sur la robe : le fauve est le plus beau, mais l'hermine fait des passions, ou le noir diabolique, ou même les gris tigré. Les anciens Egyptiens avaient des chats, mais ils leur préféraient la panthère, qu'ils savaient dresser et amadouer. Alors cela valait la peine d'être l'ami des bêtes ; nos dressages sont plus modestes. J'ai cependant vu un renard suivre son maître ; mais c'est très rare. Le renard est indocile, même quand une agrafe d'argent l'enchaîne au cou d'une femme. C'est sous cette forme que l'ami des chats et des chiens préfère avoir des relations avec les mammifères sauvages, loups et ours, loutres et martres. Si c'est un herbivore, l'amour ne s'arrête pas à la peau ; les moutons, qui aimeraient à être caressés, eux aussi, en savent quelque chose. Les chevaux inspirent des affections généralement financières ; rien de plus violent, rien de plus dévoué que la passion d'un paysan pour le poulain qu'il espère vendre à la prochaine foire un joli sac d'écus. Quant aux jeunes veaux que l'on rencontre dans les salons, nous n'en dirons rien : ils appartiennent généralement à l'espèce humaine.

De tout cela, il appert que l'ami des bêtes ressemble beaucoup au reste des hommes. Ses sentiments sont régis par l'utilité. Il aime les bêtes qu'il lui est profitable d'aimer, et il les aime sous la forme qui lui donne le plus de plaisir. Cet homme tendre n'est ni plus ni moins féroce que ses congénères ; ami des bêtes, sans doute, mais qui souffre fort bien que l'on châtre, pour qu'ils engraisserent mieux, les fils du taureau et les fils du bélier. Ne réveillez pas son chat ; il vous ferait de la morale : « Il ne faut pas, dirait-il, tourmenter les animaux. Vous n'êtes donc pas un ami des bêtes ? »

LES LIVRES SUR L'AMOUR

Quand on écrit sur l'amour, on ne devrait pas, il me semble, choisir un titre absolu, un titre qui fasse croire que l'on va préciser des règles, établir des lois. Voici ce qui conviendrait le mieux : « De l'amour, tel que je le sens ou tel que je le comprends. » En effet, de tels livres sont beaucoup moins de la psychologie désintéressée que des confessions, et cela explique pourquoi ils n'acquièrent presque jamais la réputation du premier coup. Ils suivent les vicissitudes de l'auteur lui-même, ajoutent quelquefois à une célébrité, mais ne la créent jamais.

Du plus connu des essais sur l'amour, de celui de Stendhal, il fallut vingt ans pour écouler une édition, et le livre de Sénancourt sur le même sujet, quoique d'une grande valeur philosophique, est à peu près inconnu. Il y a presque autant de formes de l'amour qu'il y a d'individus humains, mâles et femelles. Sans doute, en tous les cas, le but

est le même, mais les sentiers font des détours différents. C'est pourquoi chacun a son sentiment sur l'amour, et même son opinion plus ou moins bien raisonnée. Le plus universel des penchants est aussi le plus personnel, et c'est en nous que se trouve le meilleur livre que l'on puisse nous proposer sur l'amour. Tous ceux qui ont l'habitude d'écrire l'écriraient s'ils l'osaient, et ceux dont ce n'est pas le métier d'écrire le lisent, quand ils regardent en eux-mêmes.

Bien présomptueux est donc celui qui prétend nous apprendre du nouveau sur un tel sujet ! En sait-il même autant que nous ? Accordons-lui qu'il en sait autant ; il n'en sait pas davantage en tous cas. Il sait ce qu'il a éprouvé, ce qu'il a déduit de ses sensations et de ses réflexions, mais il ne sait point comment son voisin réagit sous les mêmes chocs, et il y a tout à parier qu'il va nous parler une langue que nous ne comprenons guère. L'amour, c'est de la sensibilité, et la sensibilité est rigoureusement personnelle. C'est elle qui fait les individus, crée les différences entre humains. Sans elle, et s'ils n'avaient que la raison, tous les hommes agiraient et penseraient de même, et ce serait fort monotone et tout à fait gris : la sensibilité vient colorer nos activités, nos pensées et en faire quelque chose d'uni-

que, de parfaitement distinct : le moi. Le moi est une sensibilité irréductible à toute autre sensibilité.

Il est donc bien imprudent d'écrire sur l'amour, et aussi bien impudent. Si l'on n'est pas sincère, on ne peut dire que des bêtises, et si l'on est sincère, c'est comme si l'on mettait à nu sa physiologie. Un livre sur l'amour est un livre d'aveux. C'est une confession psychologique et un rapport médical. Et ceci me semble d'autant plus véridique que l'on n'écrit jamais sur l'amour en état de santé parfaite. Il faut pour cela être malade de corps ou de sentiment, éprouver des troubles physiques ou psychologiques. Un homme parfaitement sain, jeune, fort et joyeux, fait l'amour et n'écrit pas sur l'amour ; il ne lit pas non plus de livres écrits sur l'amour. Le sujet l'intéresse comme action, et non comme dissertation.

Mais de ce fait qu'il faut être au moins un peu malade pour écrire sur l'amour, il s'ensuit que tous les livres de ce genre sont des livres tristes, cyniques ou désenchantés. Les traités de l'amour sont rédigés avec des regrets, des désillusions, de la rage, de la mélancolie, de la rancune, de la haine, jamais avec de l'amour. Ce sont des réquisitoires, jamais des plaidoyers, encore moins de sages résumés où se trouveraient équitablement réunis les

arguments du pour et du contre. Je sais bien que c'est cependant le but des auteurs et leur illusion d'être équitables, mais c'est presque toujours au-dessus de leurs forces, parce que leur sensibilité est malade et qu'on ne peut regarder l'amour du point de vue de la raison, sans se laisser plus ou moins dominer par sa sensibilité. Ils ne pourraient avoir qu'une clientèle, celles des amants malheureux, mais on n'y trouve jamais ni la description exacte de la sorte d'amour dont on souffre ni aucun conseil approprié au mal dont on voudrait guérir. L'expérience a vérifié cette proposition, mais elle ressort logiquement du principe posé plus haut, qu'en écrivant sur l'amour on n'écrit jamais que sur l'amour tel qu'on le sent soi-même, tel qu'on l'a éprouvé ou tel qu'on désire l'éprouver.

Les livres sur l'amour sont nécessairement et ingénument égoïstes. L'auteur ne manque jamais d'ériger en principe absolu sa manière personnelle d'être heureux ou malheureux. Sa sensibilité propre devient la sensibilité universelle et si, par exemple, il est triste après l'acte d'amour, il ne manque pas d'en conclure qu'il en est de même de tous les hommes. Il y a un dicton célèbre sur ce sujet et qu'on ne cite jamais qu'en latin pour ce qu'il

est un peu brutal. Il est absurde et ne saurait convenir qu'aux systèmes nerveux affaiblis, aux débiles. Le coq chante joyeusement après l'acte d'amour et je pense que beaucoup d'hommes sont coqs sur ce point. Telle est la valeur des aphorismes sur l'amour. Ils sont presque toujours mélancoliques, et cela ressort nécessairement du principe posé plus haut, que les livres d'amour ne peuvent guère être écrits que par des désenchantés. Quand on se sent triste, c'est-à-dire las et un peu déçu à ce moment suprême, on est mûr pour écrire sur l'amour.

Cela n'empêche pas que l'on ne puisse, en de tels traités, aphoristiques ou méthodiques, logiques ou décousus, faire preuve de talent, d'ingéniosité, de philosophie. Sénancour et Stendhal l'ont bien prouvé et, encore qu'une bonne partie de leurs propositions soit fort contestable, il serait vraiment dommage qu'ils eussent gardé pour eux-mêmes leurs idées ou leurs sentiments.

Je ne sais si on en dira de même un jour de M. Etienne Rey, qui vient, lui aussi, d'intituler froidement un petit livre : *De l'Amour*. En tous cas, l'ouvrage, qui se compose d'une suite de pensées et d'une dissertation philosophique sur le sujet éternel, est d'une belle qualité littéraire. La

note dominante, et, si on a suivi mon raisonnement, c'est inévitable, est le pessimisme. Il a une tendance à considérer la femme comme une araignée dont l'homme est la mouche, et par conséquent à croire que l'accord est impossible entre les deux bêtes. C'est le point de vue commun, celui auquel on n'échappe pas facilement; mais cela n'a pas d'importance, puisque ces sortes de livres se lisent presque toujours avec l'esprit de contradiction. Il ne faut leur demander que d'éveiller notre réflexion, que de nous suggérer de nouvelles vues.

Un livre sur l'amour avec lequel nous serions d'accord tout le long des pages serait nul. Ces livres, ne valant que par la sincérité, ne doivent jamais entraîner notre adhésion totale. Plus ils choquent notre sensibilité et plus ils ont de valeur réelle. M. Rey dit, par exemple :

« Les amants heureux restent inférieurs aux autres. Les satisfaits ne sont-ils pas toujours des médiocres? »

Certes, je ne puis accepter cela. Ma philosophie du bonheur s'y oppose absolument. Mais je veux bien en conclure que l'auteur ne se range point parmi les amants heureux, qu'il n'est point satisfait de l'existence et qu'il méprise la joie de vivre. Cela m'aidera à comprendre le reste du livre et

son pessimisme m'en paraîtra plus logique et plus ingénu. C'est d'après cet esprit qu'il faut lire les confessions et les livres sur l'amour, qui sont des confessions involontaires.

LA DOULEUR

Deux femmes viennent de s'unir pour écrire un livre sur la douleur, sur les deux douleurs, la douleur physique et la douleur morale. L'une s'appelle Ioteyko et l'autre Stefanowska, toutes les deux docteurs en médecine, l'une chef de laboratoire à l'Université de Bruxelles, l'autre chargée de cours à l'Université de Genève. Cette collaboration féminine pour l'étude d'un sujet grave et « douloureux » serait déjà un motif d'attention, mais que ces deux femmes soient toutes deux médecins et toutes deux professeurs d'Université, voilà qui mérite décidément de nous retenir, d'autant plus que le livre, feuilleté, apparaît bien construit et soigneusement écrit. Une lecture attentive confirme ces impressions premières. Laissons-nous donc guider par ces deux savantes femmes dans les mystères de la douleur (1).

(1) *Psycho-Physiologie de la douleur*, par I. Ioteyko et M. Stefanowska. Paris, Alcan, 1908, in-8°.

On ne les accusera pas de paradoxe pour avoir admis les deux grandes catégories de la douleur, la douleur physique et la douleur morale. Mais il ne faudrait pas croire qu'elles voient entre les deux un abîme. C'est avec raison qu'elles disent qu'il n'y a pas de douleur physique sans élément moral, et pas de douleur morale sans élément physique. Le sujet de leur étude est spécialement la douleur physique, mais elles ont dû présenter un historique de la question, et c'est ce qui m'arrêtera tout d'abord. La douleur a beaucoup inspiré les poètes, les moralistes, les philosophes, et elle leur a fait dire, hélas ! force sottises. Personne n'a presque échappé à la contagion. Depuis le christianisme, principalement, la douleur a été glorifiée avec enthousiasme. On s'est ingénié à y trouver la source de toutes les vertus et de toutes les noblesses. Ce sentiment est parfaitement exprimé dans cette pensée de Balzac : La douleur ennoblit les personnes les plus vulgaires. » Le voici, dans Goethe, sous une forme philosophique : « Ce qui fait la conscience de l'homme, c'est la douleur. » Les poètes, cependant, se sont distingués dans ce concert. Voici Alfred de Musset :

Rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur.

Voici Victor Hugo :

Moi, la douleur m'éprouve et mes chants viennent d'elle.

J'aime par-dessus tout cette pensée d'un inconnu : « La douleur est l'un des principaux stimulants de la vie. » George Sand, avec une grande naïveté, réserve aux femmes l'ennoblissement ou l'embellissement par la douleur : « La douleur, dit-elle, n'embellit que le cœur de la femme. » Pourquoi cet acharnement à vanter les mérites d'un mal, du plus grand mal, du seul mal, en somme, qui atteint l'homme ? C'est ce qu'il est très difficile de comprendre. On ne voit pas bien la noblesse que peut retirer une femme de la perte de sa beauté ou un homme de la perte de sa fortune.

A-t-on voulu parler des douleurs de sentiment ? C'est assez probable. Mais on ne voit pas non plus en quoi on devient plus beau, meilleur, plus noble, pour avoir perdu un être cher, pour avoir été trompé par sa femme, trahi par son ami. La conséquence immédiate, et parfois lointaine, de la douleur morale est la dépression, la diminution de force. C'est ce qu'a constaté, presque seul entre les anciens écrivains, Bossuet : « La douleur, dit-il, abat à la fin et rend l'âme paresseuse. » Rien de plus

exact. Une douleur morale où l'on se complaît, ou dont on n'arrive pas à se dégager, corrompt toutes les activités humaines. Son effet est pareil à celui des grandes maladies qui vous laissent en un insurmontable état de langueur. Or, si la noblesse, la vertu et la beauté sont quelque part, elles sont dans la force, dans l'activité, dans l'harmonie. Loin de faire, comme dit Goethe, la conscience de l'homme, la douleur engourdit chez l'homme à la fois la sensibilité et l'intelligence. La douleur morale est le plus grand malheur qui puisse nous frapper, car elle est celui qui est le plus difficile à vaincre, par cela même que sa seule présence suffit à paralyser nos forces.

Méfions-nous de ces dangereux aphorismes où la résignation chrétienne se dissimule sous les apparences de l'exaltation romantique. Je trouve entièrement faux ce mot de J.-J. Rousseau : « L'homme qui ne connaîtrait pas la douleur ne connaîtrait ni l'attendrissement de l'humanité, ni la douceur de la commisération. » D'abord l'homme qui n'a jamais connu la douleur est un mythe, une abstraction philosophique. Ensuite, cette connaissance a trop souvent pour résultat un endurcissement singulier. Autant le bonheur est expansif et généreux, autant la douleur est avare et taciturne.

Jean-Jacques le prouva lui-même en fuyant ses amis dans ses moments de douleur et d'affaissement, en ne trouvant l'inspiration que pendant les périodes heureuses qu'il a si bien décrites dans ses *Confessions*. Villiers de l'Isle-Adam, si riche en paradoxes où la vérité se dissimulait parfois, prétendait que le premier des Rothschild avait pour principe de ne fréquenter que des gens heureux, et c'est ainsi qu'il fit sa fortune. Il y a un trou entre les deux faits, mais il est facile de le combler. Il suffit d'y jeter les mots que je viens d'écrire un peu plus haut : « Le bonheur est expansif et généreux. »

La douleur morale ne va jamais sans un élément physique qui peut même, dans les premiers moments, prendre une réelle acuité. A une mauvaise nouvelle on peut éprouver des sensations de constriction, d'étouffement, d'étourdissement. Cela peut aller jusqu'à la perte de connaissance, jusqu'à l'attaque d'apoplexie, jusqu'à la mort soudaine. Si l'on évite ou si l'on surmonte ces premiers accidents, il s'en suivra parfois une sorte de longue convalescence, un état de vie ralentie. La douleur physique, au contraire, j'entends la douleur même, et non la maladie, dès qu'elle a cessé, laisse le patient dans un état de bien-être, de joie. C'est peut-être que la douleur physique entretient

l'homme dans l'optimisme, dans l'espérance, et que sa cessation donne l'impression d'un désir accompli. La douleur morale, au contraire, nous absorbe, nous ôte l'espoir et le désir même de l'espoir. De là sa gravité. Une femme qui a perdu son enfant souffre et ne peut même envisager, sans une souffrance plus grande, le moment où elle ne souffrira plus.

C'est peut-être le douloureux spectacle de cet état qui a fait parler de la noblesse de la douleur. Et assurément, la mère inconsolable est, de tous les êtres humains, celui avec lequel nous sympathisons par le sentiment le plus spontané. Mais il est impossible de croire, avec les poètes, qu'une telle affliction devienne jamais pour celle qui l'éprouve un « bienfait », ni qu'elle puisse la transformer en un « stimulant de la vie ». Il y a tout à parier qu'elle sera très longtemps malheureuse, qu'elle le sera toujours, peut-être, car il est, comme on l'a si bien dit, « des douleurs qui ne nous laissent la vie que pour nous défendre à jamais d'en jouir ».

Cette constatation désolante s'applique aussi bien à la douleur physique qu'à la douleur morale ; mais, dans ce dernier cas, elle prend une couleur encore plus tragique, il semble, car la sensibilité est attaquée directement. Dans la douleur morale,

il y a toujours comme un voile, comme une ouate, entre la cause et le fait même de la souffrance. Dans la douleur physique, le coup est brutal ; il est ressenti sans aucun intermédiaire.

Nous la ressentons, nous et tous les animaux supérieurs, parce que nous avons, parmi notre système nerveux, des nerfs « dolorifiques ». Ainsi, selon la vieille plaisanterie moliéresque, l'opium fait dormir parce qu'il y a en lui une vertu dormitive. En physiologie, comme dans toutes les sciences, il y a des faits qu'il faut se borner à constater. La douleur est de ceux-là. Cependant, on s'est demandé si elle n'avait pas une importance biologique, si, au lieu d'être, comme le dit Mantegazza, une erreur de la nature, elle n'était pas, au contraire, une marque de prévoyance, un avertissement, cruel mais salutaire, d'avoir à fuir le danger.

Il y a une objection à cette manière de voir, qui a été développée par M. Richet, c'est que l'avertissement que donne la douleur vient généralement un peu tard, quand la destruction du tissu est accomplie, quand le mal est irréparable. D'ailleurs, beaucoup d'animaux, chez lesquels on ne peut soupçonner le souvenir de la douleur, évitent très bien, sans cet avis préalable, par pur instinct de conservation, le mal qui résulterait pour eux de tel ou tel con-

tact. On oublie trop, quand on parle de ces questions, que l'homme et les animaux sont construits sur le même plan et ne s'expliquent que les uns par les autres. Un chien et un homme ressentent tout à coup une vive douleur interne. C'est un cancer qui se dévoile. A quoi bon la douleur, puisque, selon l'ordre naturel, le mal est non seulement sans remède, mais sans rémission. Cette douleur peut cependant être utile à l'homme, puisqu'il pourra dès lors recourir à la thérapeutique. Mais on ne croira pas que la nature ait inventé la douleur pour avertir l'homme qu'il ferait bien d'aller consulter son médecin. Mettons que l'homme se sert de la douleur présente pour éviter une plus grande douleur future, mais ne mêlons pas à cette invention de l'intelligence humaine les grandes lois biologiques.

La douleur est un fait, voilà tout. Elle n'est d'ailleurs pas un fait absolument général et son intensité, pour une même cause, est très variable, non seulement dans les différentes espèces animales, mais à l'intérieur d'une même espèce. On a dit qu'il n'y avait pas de maladies, mais seulement des malades. Il n'y a pas de douleur, il y a des êtres qui la ressentent à des degrés divers. Ici encore, nous pouvons prendre la nature en flagrant

délict d'injustice. Elle n'inflige pas les mêmes maux à tous les hommes, elle en réserve d'épouvantables pour quelques-uns et de très bénins pour quelques autres. De plus, dans chacune de ces catégories, elle augmente ou diminue, selon des caprices, la sensibilité à la douleur. Cependant, s'il y a des différences individuelles dans l'étiage de cette sensibilité, il y a quelques lois générales.

On admet que la sensibilité à la douleur diminue avec l'âge, en même temps que diminue la sensibilité au plaisir. C'est logique, mais à quel degré de l'échelle faut-il placer le chiffre maximum de la sensibilité? Dans l'enfance, répondent les physiologistes qui ont fait des enquêtes à ce sujet. Et même, plus les enfants sont jeunes, plus ils seraient sensibles. On obtient ces résultats en soumettant la sensibilité au contrôle d'instruments spéciaux, appelés algomètres, esthésiomètres, etc.; mais si ces instruments peuvent mesurer la sensibilité, peuvent-ils mesurer la douleur, qui est un fait de conscience et une question d'appréciation? Il reste toujours dans ces expériences, en tout cas, un point douteux, celui de la sincérité des enfants. On serait tenté cependant d'y ajouter quelque crédit, en constatant que les plus intelligents se sont montrés les plus sensibles.

En effet, dans ses jeux ordinaires, l'enfant intelligent est porté, pour la gloriole, à se vanter de son insensibilité. Il y a parmi les enfants de petits Mucius Scœvola.

Les petites filles seraient plus sensibles encore que les petits garçons, et voilà les doutes qui me reprennent, car, au contraire des garçons, les filles ont une tendance à grossir leurs sensations et à faire montre d'une sensibilité exagérée.

Je croirais volontiers que, chez les deux sexes, la sensibilité à la douleur atteint son maximum à l'âge, assez variable, où s'exalte la sensibilité au plaisir. L'expérience et l'observation me semblent des instruments que l'algésimètre le plus perfectionné ne saurait faire oublier tout à fait. C'est ce qu'a reconnu d'ailleurs un physiologiste italien, Ottolonghi, en mesurant à son tour la sensibilité dolorifique avec un nouvel instrument, la faradimètre. Voici ses conclusions, après un examen de quatre cents sujets d'âge, de condition, de sexe différents; elles diffèrent singulièrement de celles que je viens de combattre et semblent assez conformes au bon sens et à la logique générale :

« Dans le jeune âge, la sensibilité à la douleur est peu développée chez les deux sexes. Elle

croît graduellement jusqu'à vingt-quatre ans, âge où elle atteint son maximum. »

Voici donc un homme et une femme à l'époque où leur sensibilité est la plus exquise. Lequel l'emporte, c'est-à-dire lequel a le triste privilège, compensé, il est vrai, par le privilège opposé, de ressentir la douleur selon sa plus haute intensité? Il y a là une querelle, toujours aiguë, entre les physiologistes, qui n'ont pas réussi à mettre d'accord, sur ce point, ni leurs algomètres, ni leurs esthésiomètres. Remarquons d'ailleurs que l'on ne peut faire d'expériences qu'au sujet de douleurs insignifiantes, de piqûres, par exemple. Ainsi les femmes seraient plus sensibles que les hommes à une piqûre à la nuque. Mais la finesse de la peau explique cela très bien, et franchement la science nous apprend là bien peu de chose.

Il semble constant que la femme résiste mieux à la douleur que l'homme. Il est donc assez raisonnable de dire qu'elle la ressent moins vivement. Je sais bien que, là encore, l'algésimètre vient me contredire, mais je commence à m'y habituer, ayant d'ailleurs toujours pour moi les expériences d'Otto-longhi, ainsi que les observations de plusieurs physiologistes éminents, tels que Féré, Havelock-Ellis, Sergi, qui ont particulièrement étudié la femme.

Du reste, c'est ainsi que j'interprète dans tous les cas le fait de la résistance à la douleur. Les races qui résistent particulièrement à la souffrance sont celles où la sensibilité physique est le moins développée, et personne alors ne le conteste. Il n'est pas douteux non plus, d'une façon générale, que l'aptitude à la douleur ne croisse avec la civilisation, et, dans l'intérieur même de la civilisation, avec les habitudes de bien-être et surtout d'oisiveté. Si le paysan et l'ouvrier sont, moins que le rentier, sensibles à la douleur, c'est souvent parce qu'ils n'ont pas le temps de souffrir. Il arrive aussi que l'exercice de l'intelligence avive, par ricochet, la sensibilité et l'aptitude à souffrir, mais cela est loin d'être général, et il y a des intellectuels d'une insensibilité rare.

Enfin, le grand principe est qu'il n'existe chez l'homme, comme le dit Lucas-Championnière, aucune égalité devant la douleur. Chacun s'en tire comme il peut, et généralement assez mal. Il y a bien les anesthésiques, mais plus on est sensible à la douleur, moins on est sensible aux anesthésiques. La nature reste injuste jusqu'au bout. Espérons que l'homme, un jour, lui fera entendre raison.

ESSAI SUR L'ENNUI

L'ennui ! Mot terrible et justement redouté ! Que de remèdes l'homme n'a-t-il pas inventés contre ce mal, remèdes, hélas ! souvent plus ennuyeux encore que l'ennui même. Leur nom général est « plaisirs », qu'il ne faut pas confondre avec « plaisir ».

Le plaisir est un fait, quoique rare ; les plaisirs, quoique abondants et communs, sont une recherche, et presque toujours vaine. Quand on réussit à opposer au géant Ennui l'armée des nains Plaisirs, le géant étouffe les nains en quelques gestes et reprend sa pose lassée. L'ennui, à vrai dire, est invincible. On naît ennuyé comme on naît jovial. Cependant, à côté de cet ennui fondamental, dont certains humains sont victimes et que l'ancienne médecine appelait hypocondrie, il y a diverses variétés d'ennuis qui tiennent aux circonstances de la vie et par conséquent peuvent n'avoir qu'une existence passagère. Ils ont une cause occasionnelle, prêts à disparaître avec la cause elle-même.

Ces ennuis secondaires prennent différents noms, mélancolie, nostalgie, tristesse, mais leur classement est assez difficile, parce qu'ils se modifient à l'infini selon les sensibilités, selon les lieux, selon les âges et même selon les siècles. Il fut une manière d'être mélancolique, qui n'est plus la nôtre. Lamartine allait se promener dans les cimetières et exaltait sa mélancolie par la vue de toutes ces tombes, par la vision de toutes ces poussières qui avaient vécu. Cette forme est romantique et des plus démodées. Elle était d'origine anglaise et d'essence chrétienne. La crise se terminait toujours par l'aveu d'un espoir en Dieu, par un appel aux futures joies du paradis. Quelques sensibilités d'aujourd'hui, froissées par certaines cruautés de notre système social, ne se consolent qu'en imaginant, dans les siècles à venir, une société parfaite. Ces deux mélancolies sont assez différentes, quoique leurs crises aient des dénouements analogues et pareillement naïfs. L'âge répand sur nos mélancolies des teintes très diverses. Le jeune homme est mélancolique pour n'avoir pas assez vécu, et l'homme de cinquante ans, pour avoir trop vécu, mais le second surmonte son mal bien plus facilement. Il a appris, et c'est précisément ce que le jeune homme ne saurait savoir, qu'il faut deman-

der très peu à la vie, et que si on lui fait des demandes raisonnables, elle les accorde presque toujours. Le jeune homme demande tout; c'est pourquoi il n'obtient presque rien. Mais on peut dire cependant que si l'impatience du jeune homme lui est fatale, elle est bonne, au contraire, pour la société qu'elle secoue dans son apathie. Ce sont les jeunes gens déçus qui, par désespoir, font les révolutions; or, les révolutions sont essentiellement favorables au maintien de l'énergie vitale, qu'elles empêchent de s'atrophier, tandis que l'esprit conservateur mène fatalement à la paralysie et à la mort.

Chez la femme, qui est tout sexe, *tota femina sexus*, disait le vieil adage, la mélancolie, est toujours en relation avec la sensibilité amoureuse. Comme elle ne trouve son équilibre que dans l'amour, quand cet appui lui manque, elle passe ses jours dans un état plus ou moins accentué de tristesse ou du moins d'inquiétude. Il faut dire que beaucoup d'hommes sont femmes sur ce point et que beaucoup de femmes résistent à la tyrannie de leur sexe. Elles sont très souvent d'une humeur plus enjouée, plus égale; leurs accès de mélancolie sont moins profonds, moins durables, plus facilement résolus. Les hommes, et les plus graves,

gardent toute leur vie quelques traits du caractère de l'enfant, et c'est même cela qui engendre la sociabilité ; cette persistance est bien plus nette encore chez la femme, d'où sa tendance à rejeter plus vite les voiles de la mélancolie et à sourire, ce qui est sa vraie nature et un de ses plaisirs. Les femmes sont souvent malheureuses, mais rarement mélancoliques, surtout à quelque profondeur. Elles peuvent avoir de soudaines crises de désespoir, et c'est alors qu'elles veulent se tuer, mais bien peu, si on les conserve à la vie, tentent un nouveau suicide. Les tristesses de l'homme sont plus tenaces et plus dominatrices.

Une des variétés de l'ennui les plus répandues, surtout, dirait-on, depuis un siècle, c'est la nostalgie. Le mot n'a pas un sens très précis, car on décrit sous ce nom, aussi bien le désir du connu que le désir de l'inconnu. Si l'on voulait donc garder au mot nostalgie son sens le plus ancien, regret de la maison natale, regret du pays, on désignerait la nostalgie de l'inconnu par cette expression un peu vulgaire, mais juste et claire, « le désir d'être ailleurs ».

Deux jeunes écrivains toulousains, MM. Estève et Gaudion, ont décrit ce mal et quelques autres du même ordre dans leur récente étude, d'un rare

intérêt, *les Héritages du romantisme*. Il sévit beaucoup sur les poètes, surtout, en effet, depuis les grandes rêveries romantiques, depuis Chateaubriand et Victor Hugo ; mais il est beaucoup plus ancien ; de tout temps les imaginations des hommes furent sollicitées par les pays lointains ou seulement différents de leur terre natale. Physiologiquement, c'est un ennui né d'un besoin de déplacement insatisfait. Il a encore ceci de particulier que la satisfaction ne le guérit pas. Les voyages les plus extravagants sont des remèdes médiocres à ce besoin d'être ailleurs, toujours ailleurs. Ceux qui partent n'éprouvent pas plus de contentement que ceux qui restent, et tels, qui auraient vu le monde entier, garderaient en leur cœur troublé le désir d'un monde inconnu. Cet état d'esprit a été admirablement noté par le plus divin de nos poètes, peut-être, Stéphane Mallarmé, dans son court poème, *Brise marine*.

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! Là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux...

Rien ne retiendra le voyageur,

Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux.

Ni la clarté de sa lampe, ni la jeune femme allaitant son enfant :

Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !

Mais le poète ne partira pas, il le sait, et c'est pour rompre le réseau de sa mélancolie qu'il écrit son poème. Le touriste, à sa place, serait parti, serait revenu et reparti, et aurait peut-être encore été plus malheureux que le poète. Les voyages, en effet, n'apportent aux ennuyés que des ennuis nouveaux :

« Il voyagea, dit Flaubert, il connut la mélancolie des paquebots, les froids réveils sous la tente, l'étourdissement des paysages et des ruines, l'amertume des sympathies interrompues. »

Il y a enfin une dernière forme de l'ennui, et c'est sans doute la plus grave, parce que c'est la plus folle. MM. Estève et Gaudion l'appellent le mal de l'au-delà, mais elle me semble plutôt se confondre avec le dégoût général de la vie. Sans doute, Huysmans, qui a été fortement atteint de ce mal, a fini par porter ses désirs vers l'au-delà chrétien, mais cette conclusion n'est pas nécessaire, car bien des incroyants ont ressenti cette douleur de vivre, sans jamais avoir été tentés de

chercher leur guérison dans les chimères religieuses. Ainsi Leopardi, le poète athée, qui a décrit ainsi l'ennui grandiose où se déroula sa brève et mélancolique existence :

« Imaginer les mondes infinis, l'univers infini, et sentir que nos désirs seraient encore plus grands qu'un tel univers. »

Cet ennui n'est pas à la portée de tout le monde, mais ceux que nous pouvons éprouver, si médiocres soient-ils, n'en sont pas moins de redoutables maux. Comme ils sont incurables, le mieux est d'essayer de les supporter. On s'habitue à l'ennui et même, si paradoxal que cela semble, on y peut trouver une sorte de bonheur résigné. Soyons certains que Léopardi a tiré de son ennui de rares satisfactions intellectuelles.

ÉLOGE DU PLAISIR

De même qu'il y a des hommes pour qui la vie est décolorée, l'horizon restreint, les gestes pénibles, il en est d'autres dont la vie est une lumière, un infini, une joie. Non seulement ils ignorent l'ennui, mais les mille ennuis de l'existence passent sur eux sans déflorer leur jovialité. Poussé à l'extrême, ce type est déplaisant. On y voit des signes de légèreté, d'incapacité à sentir le sérieux de la vie, et ce n'est pas toujours vrai. La jovialité n'est souvent qu'une apparence, et on a vu tel bon vivant finir au bout d'une corde. Cependant, prenons le personnage à un état moins avancé, au moment où il ne mérite que ce compliment banal : c'est une heureuse nature. Eh bien, je n'hésite pas à le déclarer, les heureuses natures sont les véritables modèles de l'humanité. Ce sont elles qu'il faut considérer quand on veut établir la philosophie du plaisir. A ces mots, j'en ai peur, des sourcils se froncent. Des idées basses s'agitent dans

les cerveaux, qui vont sortir en objections presque grossières. Le plaisir est en effet peu estimé des moralistes. Ils ne conçoivent ce mot que comme un appel aux appétits les plus humbles. Vous les entendrez exalter les idées de devoir, de solidarité, de sacrifice, mais jamais, dans leurs propos, l'idée de plaisir ne tiendra la moindre place. Selon leurs habitudes d'esprit, une telle idée est une idée choquante et même dégradante. Une philosophie du plaisir ! Mais c'est manquer d'idéal. Répondons sans peur : le plaisir peut fort bien être un idéal, et très favorable au développement et à la grandeur de l'humanité.

C'est l'avis du docteur A van Lint, qui vient de publier un livre intitulé bravement : *le Plaisir, un idéal moderne*. Son livre n'est pas long, car le sujet n'a pas de littérature. Depuis le christianisme, à part Montaigne, Saint-Evremond et Helvétius, on ne s'est guère occupé du plaisir que pour le réprouver, et les poètes mêmes, si abondants sur la douleur, et si éloquents, ont traité le plaisir avec un certain dédain. Assurément, il y a eu, en ces dernières années, une réaction en faveur de la vie et de son épanouissement, la joie a été chantée avec une ferveur religieuse, trop religieuse, [peut-être, mais pas avec

assez d'éclat pour faire encore oublier les mélancolies baudelairiennes ou verlainiennes. Baudelaire parlait à la douleur comme à une compagne trop fidèle et un peu turbulente :

Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille.

Quel est le poète qui fut jamais aussi familier avec la joie ?

Donc, notre philosophe a été bref. Je dirai aussi qu'il a été timide. Il est vrai qu'il écrit dans un pays, la Belgique, où l'opium religieux assoupit la pensée. Sachons-lui gré d'avoir posé quelques principes. Les maîtres de la philosophie française contemporaine n'ont pas encore osé en faire autant. Ils sont occupés à chercher les fondements de la morale, et quand ils commenceront à bâtir, les matériaux de leur palais se seront effrités et mangés aux vers.

En dehors de quelques commandements naturels, d'essence biologique, et nécessaires à la substruction de toute société, la vieille morale est désuète comme le vieux catéchisme dont elle est la sœur cadette. Il ne s'agit plus d'obéir sans comprendre à un code de prescriptions arbitraires. Il s'agit d'être heureux, et c'est assez difficile pour

mériter quelque attention. « Le plaisir, dit M. van Lint, est la conscience de ce qui favorise la vie » et, en d'autres termes, moins abstraits, « la sensation accompagnant toute manifestation vitale favorable à la vie ».

Il ne faut donc, puisque la vie en dépend, mépriser aucune des fonctions physiologiques. Respirer, manger, dormir, voilà les actes indispensables et où nous trouvons parfois quelque plaisir, quand ils sont accomplis en de bonnes conditions. Mais il est peu agréable de respirer au fond d'un trou, d'avaler de médiocres nourritures ou de dormir sur un banc. Une philosophie pratique du plaisir nous enseignerait à tirer de ces humbles fonctions toute la satisfaction qu'elles peuvent comporter. La sensation élémentaire de la vie, la simple conscience d'exister, ne devrait-elle pas être la base de tout plaisir? Cependant, nous ne l'éprouvons guère que par contraste, après une maladie, après un danger. Il y aurait là matière à une branche nouvelle de l'éducation, mais pour avoir un sentiment agréable de la vie, un bon équilibre corporel est nécessaire. On retrouve alors le précepte d'Epicure, la modération. L'existence toute nue est un bonheur pour le Napolitain, parce qu'il est infiniment sobre, étant infiniment

paresseux. Le travail engendre des besoins qui corrompent la santé. L'ouvrier achète souvent un peu cher le droit de manger, et surtout de boire. Son véritable intérêt vital serait de travailler peu afin de n'avoir besoin que d'une réfection modérée, afin d'user moins son organisme, afin d'en jouir avec plus de modération, et, par conséquent, avec plus de conscience. Une activité désordonnée est peut-être, pour la généralité des hommes, plus reprehensible encore que la paresse. Mais notre genre de civilisation ne nous permet pas encore de chercher le bonheur dans la modération antique, et ces idées sont prématurées. Pourtant, il est visible qu'il y a chez les nouvelles générations une tendance générale au repos, un souhait du loisir. Cette tendance est même assez accentuée en Angleterre, où la semaine n'a plus que cinq jours, et les jours seulement huit heures. Décadence, disent certains. Peut-être aurore.

Les sens proprement dits sont également loin de nous donner tout le plaisir que nous en pourrions retirer. L'œil? Qui sait voir et qui sait vraiment jouir de sa vue? Presque personne, et d'ailleurs les hommes, tournant dans un petit cercle, regardent toujours les mêmes choses et finissent par ne même plus les voir, chevaux de manège. L'oreille? La musique

est rare, qui vaut d'être écoutée. Les plaisirs de l'oreille ne sont guère que d'entendre des paroles, mais c'est plutôt un plaisir de sentiment ou d'intelligence. L'odorat, dans la vie quotidienne, est plus souvent offensé que flatté. Les fleurs sont fugitives, les parfums chers ou médiocres. Il en est de même du goût. D'abord, le tabac et l'alcool l'ont fortement émoussé chez un grand nombre d'humains : ensuite, les nourritures où il pourrait s'exercer ne sont vraiment agréables qu'en temps d'appétit, ce qui prouve bien que le goût, tout seul, n'est encore presque rien, ou n'est plus qu'un sens endormi. Il est inutile de parler du tact, qui n'a jamais donné que des plaisirs bien vagues, et encore à quelques raffinés, à des maniaques. Reste le sens génésique, dont il est admis que tous les hommes sont également pourvus. Mais c'est, je pense, une erreur. Là aussi, il y a une échelle de nuances, puisqu'il y a des chastes et des voluptueux. On peut également ajouter, sans, j'espère, blesser la pudeur, que le commun des hommes, même voluptueux, n'en tire pas tout l'agrément possible. Ceux qui connaissent un peu les mœurs des Japonais me comprendront.

Il résulte de tout cela qu'en fait de plaisir l'homme a surtout cultivé le plaisir artificiel, celui qui ne

résulte pas de l'exercice élémentaire de ses sens ou de ses fonctions physiologiques. La philosophie du plaisir est à faire, mais il faudrait peut-être en ordonner d'abord la science.

HELVÉTIUS ET LA PHILOSOPHIE DU BONHEUR

« M. Helvétius, dans sa jeunesse, dit Chamfort, était beau comme l'amour. Un soir qu'il était assis au foyer et fort tranquille, quoique auprès de M^{lle} Gaussin, un célèbre financier vint dire à l'oreille de cette actrice, assez haut pour qu'Helvétius l'entendît : « Mademoiselle, vous serait-il agréable d'accepter six cents louis en échange de quelques complaisances? — Monsieur, répondit-elle, assez haut pour être entendue aussi et en montrant Helvétius, je vous en donnerai deux cents si vous voulez venir chez moi demain matin avec cette figure-là. »

Helvétius ne se contenta point d'être très beau. Il fut aussi très sage, très riche et très heureux. Aucun mortel, peut-être, ne reçut tant de présents des dieux, dont le plus rare était encore M^{me} Helvétius, une des femmes les plus charmantes et les plus spirituelles du dix-huitième siècle. Comme

son mari, elle était très belle, si belle qu'on s'arrêtait, frappé d'admiration, pour la contempler. Il y a, à ce propos, toujours dans Chamfort, une bien jolie anecdote :

« M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, venant de dire à M^{me} Helvétius, jeune, belle et nouvelle mariée, mille choses aimables et galantes, passa devant elle pour se mettre à table, ne l'ayant pas aperçue. « Voyez, lui dit M^{me} Helvétius, le cas que je dois faire de vos galanteries ; vous passez devant moi sans me regarder. Madame, dit le vieillard, si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé. »

Le bonheur est souvent égoïste. C'est même une question de savoir si un certain égoïsme n'est point nécessaire pour conquérir un certain bonheur. Helvétius donna un démenti péremptoire à ces idées chagrines. Heureux lui-même, il n'eut qu'une passion : le bonheur de l'humanité. Il se rendit compte, en observant les hommes, que le désir naturel d'être heureux, que chacun de nous porte en soi, est contrarié par mille préjugés, dont les plus terribles sont les préjugés religieux, et il se disposa à les combattre de toutes ses forces. M. Albert Keim, l'homme de France qui connaît le mieux Helvétius, vient de republier des notes

inédites, écrites de la main du philosophe (1) ; or, la première de toutes est ainsi rédigée :

« Préjugés. Sont à l'esprit ce que les ministres sont aux rois. Ceux-ci défendent à leurs concurrents l'approche des rois, et de même les préjugés empêchent les vérités de parvenir jusqu'à l'esprit, de peur de perdre l'empire qu'ils usurpent sur lui. »

Un des préjugés les plus répandus est qu'il est impossible d'atteindre le bonheur ; comme cela ne nous empêche pas de le désirer, une telle idée corrompt la vie et la rend souvent insupportable. Les prêtres ont cru remédier à cela en inventant une seconde vie, où l'homme qui aura consenti à être bien malheureux dans la première trouvera enfin une sorte de bonheur équivoque et peu fait pour tenter un homme intelligent. Le peuple, cependant, s'y laisse prendre et accepte, en vue des récompenses futures, les plus dures corvées de la vie présente. Ainsi se perpétue un esclavage affreux, car il est bien évident que tout cela n'est que duperie et imposture. Qui veut goûter au bonheur, si ce mot n'est pas un rêve, doit s'y prendre dès cette vie, l'autre n'étant qu'une chimère, lucrative pour

(1) Dans le choix des œuvres d'Helvétius, collection des *Plus belles pages*. Paris, Mercure de France, 1909, in-18.

le seul clergé. Mais comment être heureux ? Par la vertu ? Bien, qu'est-ce que la vertu ?

« La vertu, répond Helvétius, n'est que la sagesse qui fait accorder la passion avec la raison et le plaisir avec le devoir. »

Il assigne dans la vie une grande place aux plaisirs, aux passions ; mais il ne les considère pas seulement comme des éléments du bonheur, il en fait des sources d'activité. L'homme cherche instinctivement le plaisir. Quand il l'a éprouvé, s'il le perd, il travaillera de toutes ses forces pour le conquérir à nouveau. Toutes les formes du plaisir sont donc fort bien conciliables avec la vertu. Qui sait si le plaisir pris avec une sage modération n'est point la vertu elle-même ? Et il ose cette maxime, qui fera peut-être peur : *On n'est jamais coupable alors qu'on est heureux* (1). Helvétius, qui était un homme très doux et très bon, est souvent dans ses écrits d'une hardiesse téméraire. Ses notes intimes sont violentes, passionnées, brutales même. Il y parle de l'amour en termes d'une magnifique franchise, et on sent bien que c'est principalement dans l'exercice de cette vertu aimable qu'il trouva le bonheur.

(1) Beaucoup de ces fragments sont, comme on le voit ici, des vers isolés, d'abord destinés au poème du *Bonheur*.

Je ne fais pas du tout ici une étude sur Helvétius, sur l'un des plus adroits démolisseurs de l'ancien régime ; je parcours un cahier de notes secrètes, d'abord imprimé à quelques exemplaires et dont la lecture révélera à la fois un ingénieux philosophe et le plus fougueux des poètes. Il est, sur l'amour, inépuisable ; il est tour à tour tendre, subtil, passionné, délirant. Ses accès de délire sont d'une belle franchise ; la plupart de ses pensées sont jolies et bien séduisantes : « Chaque instant de plaisir est un présent des dieux. »

Ce vers, que l'on admirerait et qui serait célèbre, si on l'avait trouvé dans André Chénier, est-il bien d'Helvétius ? se demande M. Albert Keim. C'est une question à poser aux érudits de *l'Intermédiaire*, qui ont lu tous les vieux auteurs ; je le considère en attendant comme bien caractéristique de la philosophie et de la poésie de l'auteur du *Bonheur*. On ne peut rien imaginer de plus païen, de plus doucement antichrétien. Et l'anti-christianisme, c'est le vrai fonds de la philosophie d'Helvétius. Il dépasse un peu la mesure, quand il ajoute : « Le plaisir est le seul emploi de la vie. » L'ardeur de ce jeune homme est excessive. Lui-même saura et dira bientôt que la vie comporte

quelques autres occupations, celle, par exemple, de composer une philosophie.

Sa seconde devise sera : « Tour à tour Minerve et Vénus », ce qui est la sagesse même ; il s'appliquera à cueillir à la fois « les fruits de la raison et les fruits du plaisir ». Sans cesse, il revient sur la volupté, dont les images le poursuivent : « Qui prend tous les plaisirs en prend encore bien peu. » L'amour est pour lui la passion la plus noble parce qu'elle est la passion féconde, la mère de la vie. C'est ce qui lui fait dire : « Il n'est point d'ailleurs sans une certaine mélancolie secrète », car, il le constate : « La fleur que l'on cueille est prête à se faner. »

Veut-on le voir dans son rôle de philosophe grave ? Il dira, comme s'il prévoyait la guerre à la science, en laquelle on a vu de nos jours se distinguer les Veillot et les Brunetière : « Il y a des choses sur lesquelles on doit étendre le voile du scepticisme ; mais, en fait de science, il faudrait, pour avoir le droit d'être sceptique, savoir tout ce que l'esprit humain peut savoir : on pourrait alors se permettre de dire que la science n'est rien. » Comme les positivistes modernes, comme Renan, c'est M. Keim qui le fait remarquer, Helvétius avait la plus grande confiance dans la science. Il

célèbre sans cesse les conquêtes de l'intelligence humaine. Il croit au progrès, à la transformation de la société par l'esprit scientifique. Aussi attaqua-t-il avec force la thèse de Rousseau sur les méfaits de la civilisation. Pourtant, on sent parfois en lui un peu de découragement, et il avouera : « Presque toutes les vues philosophiques ne servent à rien. Non qu'elles ne soient excellentes, mais parce qu'il y a trop peu de gens qui puissent les comprendre. »

Le nombre des gens qui peuvent comprendre Helvétius a beaucoup augmenté, et d'ailleurs cela n'est point si difficile qu'il le croyait; il n'y faut qu'un peu de sens commun. C'est bon signe pour notre santé intellectuelle que l'on remette Helvétius à la mode. Demain, ce sera d'Holbach, sera d'Alembert, ce sera Tracy, le maître de Stendhal, tous ces philosophes du dix-huitième siècle, si simples, si clairs, si humains. L'absurde métaphysique allemande les a annihilés pendant soixante ans, mais il semble que les jours de leur revanche soient arrivés. La sèche notion du devoir abstrait selon Kant a fait son temps. On commence à comprendre que le premier devoir de l'homme est d'être heureux. Sinon, à quoi bon la vie ?

RÊVERIES

LES COULEURS DE LA VIE

C'était jadis une coutume, en telles provinces, en Normandie, par exemple, ou en Bretagne, de vouer les enfants au bleu. Le vœu était limité à un certain nombre d'années, sept, quatorze ou vingt et un, probablement à cause des vertus aussi considérables que mystérieuses du nombre sept. Le plus souvent on s'arrêtait à ce dernier chiffre, âge de raison, dit l'Eglise, qui ne met jamais trop tôt, à son gré, la main sur les consciences et sur les volontés. C'était charmant pour les petites filles, quoique un peu monotone; c'était, au contraire, bien gênant pour les petits garçons. Mais il paraît que cela préservait des maladies de l'enfance, que cela attirait sur le « voué », la protection des dieux

je veux dire de la Vierge et de la cour céleste. Les personnages divins, habitant le ciel, qui est bleu, étaient en effet vus en bleu par l'imagination populaire, et adopter leur couleur, prendre leur livrée, c'était se mettre à l'abri sous leur puissance, c'était se concilier leurs bonnes grâces.

Des femmes, par un symbolisme analogue, mais beaucoup plus compliqué et plus varié, élisent souvent une couleur et y ramènent autant que possible, autant que le permet la mode, tous les éléments de leur toilette. Il est fort difficile de deviner le motif de leur choix. Elles-mêmes ne savent trop que dire. Souvent elles croient avoir choisi la couleur ou la nuance qui fait le meilleur cadre à leur teint ou qui s'harmonise le plus franchement au ton de leur chevelure. Mais souvent elles s'égarent. Celles qui aiment le bleu vif seraient bien plus jolies avec du vert très pâle ou du rose foncé, par exemple. Elles en conviennent, mais pour la forme : une force secrète les maintient dans la couleur qu'elles ont voulue par instinct, couleur sous laquelle elles vivront, sous laquelle elles connaîtront l'amour et toutes les joies et toutes les larmes de la vie.

Non seulement les femmes, les hommes ont une couleur. Nous avons l'air de la choisir. C'est la nature qui nous l'impose, c'est elle qui nous voue

à la nuance qui sera notre atmosphère préférée.

Tel qui ne sera jamais bien gai entre des tentures rouges s'épanouira dans le vert ou dans le jaune. Les astrologues disent que nous sommes dominés par une planète dont l'influence règle notre destinée. Ce n'est pas très facile à comprendre. Personne ne niera, au contraire, le rôle des couleurs dans la vie. Cette femme aurait-elle déchaîné la passion qui fait son bonheur si sa robe, ce soir-là, avait été rose et non mauve ? Qui le sait ? Il faut si peu de chose pour charmer l'œil et si peu de chose pour le chagriner. Une fausse note et le concert qui nous enlevait nous fait rire. Le nez de Cléopâtre, dit Pascal, s'il eût été plus court, la face du monde était changée. Moi je crois que Cléopâtre était plutôt, comme Didon, selon le mot de Scarron, « un peu camuse, à l'Africaine ». C'est peut-être la nuance heureuse de sa tunique, l'harmonieux ton de son péplum qui vainquirent Antoine et le couchèrent aux pieds de la reine d'Égypte. L'histoire, qui bavarde souvent si mal à propos, est muette sur cette question capitale. Cependant, si j'avais à écrire la vie de Cléopâtre, je l'écrirais en vert, en vert Nil, bien entendu, et personne, je pense, ne serait assez effronté pour me contredire.

Ecrire des vies ou des contes en telle ou telle couleur (1), c'est ce que j'ai essayé récemment, et cela n'a pas laissé d'être quelquefois assez délicat à ordonner. Il y a des femmes bleues, il y en a de roses, de mauves et de rouges, c'est-à-dire que l'on ne peut guère se les représenter qu'associées avec l'une des couleurs ou de ces nuances. En concevant une vieille fille encore avenante, fort dévote et pourtant de mœurs très équivoques, je n'ai pu la voir qu'en violet. Le conte est violet d'un bout à l'autre, il m'a été impossible d'y introduire une nuance différente ; j'aurais cru commettre une grosse faute d'harmonie. La dame est vouée au violet : la coiffer d'un chapeau bleu ou rose, c'eût été une sorte de sacrilège, dont elle-même aurait été fort effarée. Est-ce pour cela que sa petite vie de vieille fille trouva sur le tard de si heureuses, quoique si perverses journées ? Sans doute, car le violet, qui est sa couleur, est aussi sa logique, et l'on se trouve toujours bien d'avoir respecté la logique de sa destinée.

Maintenant, je n'ai prétendu, en m'amusant ainsi, ni à réformer l'esthétique, ni à révolutionner les conditions de l'art d'écrire. J'ai joué avec une boîte de pastels, tout simplement, et j'ai aimé

(1) *Couleurs, contes nouveaux* ; Paris, *Mercur de France*, 1908.

les couleurs pour elles-mêmes, une à une, un peu comme le fait le singulier et grand artiste Odilon Redon, dont les fleurs sont si vivantes qu'on veut les respirer.

Nous avons des couleurs préférées. Des goûts et des couleurs... Cet aphorisme n'est point aussi frivole qu'on pourrait le croire. Nietzsche, qui n'était point un esprit badin, le cite volontiers. Il est un argument pour la philosophie individualiste et pour la liberté des opinions. Il est encore un argument, et non moins valable, pour le déterminisme et la philosophie de la nécessité. Car les couleurs que nous aimons, ce n'est point par choix, mais par une secrète sympathie qu'il nous est impossible de raisonner. L'étude des goûts et des couleurs devrait faire partie de la psychologie. Peut-être même y trouverait-on les éléments d'une science nouvelle. Il n'est pas indifférent d'aimer le rouge ou d'aimer le vert.

Le goût du rouge signale la rudesse, et le goût du vert, la douceur du caractère. On sait d'ailleurs que le rouge est un excitant, tandis que le vert engage au repos et à la rêverie. Les ateliers de la maison Lumière, où l'on prépare les plaques photographiques, avaient d'abord des vitraux rouges ; mais cela amenait de telles effervescences, les

hommes et les femmes commençaient, au bout de quelques heures de rouge, à se regarder avec des yeux si éclatants qu'on dut avoir recours à des vitres d'une nuance pacificatrice. Les hommes des grandes villes, surexcités par le discord des bruits et des couleurs, ne retrouvent un peu de calme qu'au milieu des bois et des prairies et sur le bord de la mer, qui est verte, quand elle n'est point bleue. Le bleu est des plus lénifiants, et c'est grâce à son ciel bleu, sans nul doute, que le Midi peut supporter l'éclat de ses étés, la pourpre de ses automnes.

La couleur a son importance. Avant de nous lier avec un ami, avant d'entreprendre la conquête d'une femme, observez quelles sont leurs couleurs favorites. Songez en même temps à la vôtre, et tâchez de faire d'heureux mélanges. Si vous aimez le rouge, accueillez une pointe de bleu qui peut former un agréable lilas ; et si c'est le bleu qui vous charme, ne repoussez pas le jaune ; ce mélange vous donnera toutes les nuances du vert et assurera la paix de votre vie. Que de malheurs arrivés par les combinaisons maladroites de couleurs ennemies ! Mais surtout craignez le violet. Il n'est point de ton plus perfide ; c'est, parmi les couleurs de la vie, la plus instable et la plus hypocrite.

LA CHUTE DES JOURS

Il y a la chute des jours, comme il y a la chute des feuilles. Je ne sais quel vent, venu de l'infini, secoue les années, ces arbres, et en fait tomber, un à un, les jours éperdus et jaunis. Où vont-ils ? Où vont les feuilles éperdues et jaunies ? Au grand laboratoire, sans doute, où la nature travaille aux résurrections annuelles. Elles nous en reviendront aussi vertes et toutes pareilles, en leurs immuables découpures : celles du peuplier, qui sont des cœurs, celles du marronnier, qui sont des mains, celles du platane, qui sont des tridents, celles du saule, qui sont des lances. Mais les jours, qu'en fait-on, quand ils sont tombés, éperdus et jaunis ? Vers quels mondes lointains, inconnus et chimériques, sont-ils emportés à tout jamais ? [Car on ne les revoit pas. Il revient des jours nouveaux, feuillage des années, des jours inédits, des jours inattendus, des jours surprenants, des jours que l'on aime et des jours dont on a peur ; mais les jours anciens,

ne s'accordait pas une force supérieure à sa force réelle, on n'oserait jamais entreprendre l'impossible : or il n'y a peut-être que l'impossible qui soit digne d'être entrepris. Au pur point de vue pratique, si le but à atteindre n'était pas embelli par l'illusion, se mettrait-on jamais en marche ? Il est bon qu'après un échec l'homme puisse se dire, en toute naïveté : « J'aurais pu agir autrement. » Ce n'est pas vrai, sans doute, mais cela peut créer dans l'avenir une grande vérité. L'erreur est une grande génératrice de vérités. La vérité d'aujourd'hui a sa racine dans l'erreur d'hier. Les illusions ont souvent créé des forces réelles. « Vous pouviez faire mieux, » dit l'éducateur à son élève. Il met ainsi dans l'esprit de l'enfant une croyance, une idée qui engendrera immédiatement un espoir et, dans le futur, une force. Ne raillons donc pas trop le joueur qui a une belle confiance en lui-même. Sans doute cette confiance le poussera à accepter des combats inégaux où il sera vaincu ; mais il arrivera aussi qu'il sortira vainqueur des luttes dans lesquelles il n'aurait pas osé s'engager, si la bienfaisante illusion n'avait considérablement grossi à ses yeux sa valeur réelle. Finalement, il arrive, dans bien des cas, que la valeur réelle était conforme à l'estimation faite par l'amour-propre. Il ne faut pas

s'y fier, il s'agit de jeu, mais c'est le cas de ne pas craindre de répéter un proverbe et de dire : « Qui ne risque rien n'a rien. » Toutes les langues du monde ont des proverbes analogues. C'est donc que tous les peuples ont reconnu qu'une certaine activité est impossible sans une certaine illusion, et que, de tous les principes d'action, le plus puissant et le plus fécond est encore la confiance en soi-même.

bilité nouvelle. S'il est donc très vrai que rien ne recommence, il est très juste de dire aussi : tout continue. On affirmera sans crainte ceci ou cela, selon que l'on considère l'individu ou l'emmêlement des générations. A ce dernier point de vue, tout coexiste à la fois ; la même cause produit des effets contradictoires, et pourtant logiques. Toutes les couleurs et leurs nuances s'impriment d'un seul coup de presse pour former la merveilleuse image qui s'appelle la vie.

Et il n'y a plus ni commencement ni fin, ni passé ni futur, il n'y a qu'un présent, à la fois stable et fugitif, à la fois multiple et absolu.

C'est l'océan vital auquel nous participons tous, selon nos forces, nos besoins ou nos désirs. Qu'importe, alors, ce que nous appelons la chute des jours ou la chute des feuilles ?

Ni les feuilles ni les jours ne tombent à la fois pour tous les hommes et l'heure qui marque la fin d'une année est aussi celle qui marque la naissance d'une autre année.

Ainsi je rêve, en ces derniers jours de décembre, à la vie qui n'est rien, puisqu'elle meurt sans cesse, et qui est tout, puisqu'elle renaît sans cesse. C'est la goutte d'eau qui s'écoule en même temps qu'elle tombe, mais qu'une autre goutte suit et

presse dans sa chute. Nous sommes cela, rien que cela, des gouttes qui se forment, tombent, s'écoulent ; et en de si brèves secondes, nous avons cependant le temps de créer un monde et de le vivre. C'est la noblesse et le mystère de la vie humaine, qu'elle soit si peu de chose et aussi qu'elle soit capable de si grandes choses, car la plus humble est encore très importante, elle est l'un des atomes sans quoi la masse n'aurait ni son poids ni sa forme. Elle a son rôle dans un mouvement universel ; elle est un des éléments de son équilibre et de sa périodicité.

Il faut donc que chacun aime sa vie, même quand elle n'est pas très aimable, car elle est l'unique. C'est un bien qui ne reviendra jamais et que chaque homme doit ménager et dont il doit jouir avec soin ; c'est un capital, grand ou petit, qui ne se place pas à fonds perdu, comme les arrérages payables pendant l'éternité. La vie est viagère, rien n'est plus certain. Aussi tous les efforts sont respectables qui tendent à améliorer cette possession périssable et qui, à chaque chute d'un jour, a déjà perdu un peu de sa valeur. L'éternité, dont on leurre encore les simples, n'est pas située au-delà de la vie, mais dans la vie même, et partagée entre tous les hommes, entre tous les êtres. Nous

n'en détenons chacun qu'un tout petit morceau, mais si précieux qu'il suffit à enrichir les plus pauvres. Mordons avec confiance à ce pain blanc ou noir, et quand la chute des jours semble se précipiter, songeons que les crépuscules sont aussi des aurores.

L'AU-DELA

On parle beaucoup de l'au-delà, en ces temps présents, peut-être parce qu'on n'y croit plus beaucoup. Il y aussi Eusapia Paladino, dont les gestes, paraît-il, sont propices au mystère. Les guéridons dansent, les tables se soulèvent, les violons jouent tout seuls, et cela met les gens perspicaces sur le chemin de l'au-delà. Huysmans ne s'est pas converti autrement. Il est bien plus facile de troubler la raison humaine que les lois de la pesanteur.

Cependant, qu'est-ce que l'au-delà ? Je ne crois qu'aux pays que je puis situer. Où le mettez-vous ? Les spirites le mettent autour de nous. Voulez-vous causer avec M^{me} de Montespan ? La voici. Avec Napoléon ? Il accourt. Est-ce saint Antoine, pour un objet perdu ? Rien de plus facile. Les habitants de l'au-delà sont à notre disposition. Ils viennent sans se faire prier et répondent avec douceur. Même, pour prouver que les deux pays se ressemblent beaucoup, ils disent volontiers force

bêtises : leur intelligence ne dépasse jamais le niveau de ceux qui les évoquent.

Cet au-delà bienveillant et familier n'emporte pas, cependant, le consentement universel. Il faut à l'immense majorité des croyants un au-delà vraiment mystérieux, inaccessible et insondable. Où est-il, celui-là ? Là-bas, là-bas, très loin. — Mais encore ? — Très loin, vous dis-je, plus loin que vous ne sauriez calculer. — Et comment êtes-vous assurés de sa réalité ? — Par la raison même. Il n'est point possible que l'homme meure tout entier. Cela est prouvé par son désir même d'immortalité.

Les premiers chrétiens ne furent nullement embarrassés de situer le ciel. Ils le mirent en haut, par delà des nuages, dans une région brillante et sereine. Le Christ, par son ascension, leur avait montré le chemin. L'expression nous est restée : monter au ciel. Elle n'a plus aucun sens depuis que l'on sait que la terre tourne sur elle-même, et qu'il n'y a, par conséquent, pour nous, dans l'espace, ni haut ni bas. Pour monter à minuit, il faut prendre la direction par laquelle, à midi, on descendrait. Le ciel ne peut donc pas être en haut. Quant à l'enfer, que l'on plaçait à l'intérieur de la terre, n'en parlons pas. Les théologiens d'aujourd'hui font sur l'enfer beaucoup de réserves : ils ont compris que

la perspective de cuire éternellement dans une grande marmite n'est pas de nature à exciter dans les masses beaucoup d'enthousiasme religieux. L'au-delà auquel on nous convie est bénin. Ce n'est pas encore le paradis de Mahomet ; c'est celui de Fénelon, une campagne parfumée où les ruisseaux sont de lait, les cailloux de sucre 'candi, la terre de chocolat. Reste toujours à situer dans l'espace cette céleste confiserie.

D'aucuns ont pensé aux planètes. Mais si elles sont habituées, comme l'espère M. Flammarion, et comme c'est, d'ailleurs, assez probable ? Alors, cherchons plus loin, encore plus loin. Interrogeons les dernières étoiles, celles que nos yeux ne voient pas, celles mêmes que les télescopes ne découvriront jamais.

On sait ce qu'elles répondent. Elles répondent qu'elles sont des mondes, des soleils, avec, à l'entour, des terres, les unes vivantes ainsi que la nôtre, les autres mortes ainsi que la lune. L'analogie nous permet de croire que ce que nous ne voyons pas ressemble beaucoup à ce que nous voyons. Si nous étions transportés dans les régions où les gens simples mettent l'au-delà, nous nous tournerions vers la terre et nous dirions sans doute : L'au-delà, c'est là-bas.

Mais il n'y a pas d'au-delà raisonnablement concevable. Le monde entier est sur le même plan et ses parties ne sont limitées par rien. Une immensité dans laquelle tournent des grains de sable, au gré du vent de l'infini.

Au-delà ? Au-delà de quoi ? Il faut savoir ce que l'on dit. Nous sommes des esprits habitués à la précision. Quand un homme du quatorzième siècle songeait à la vie future, il s'en faisait une idée très simple, mais assez nette. Il voyait les bienheureux rangés sur les gradins d'un vaste cirque. Au fond, un orgue qu'un ange fait retentir, et la musique est si belle que tout l'auditoire est dans le ravissement : et en voilà pour l'éternité ! Nous accepterions difficilement aujourd'hui ce paradis à l'usage des habitués des grands concerts. Un peu de variété nous agréerait. Le goût des longs voyages, par exemple, est peu à peu entré dans l'idée que certains se font de la vie bienheureuse. Alors, cela devient un paradis pour « Cook's tourists ». On fait une excursion aux anneaux de Saturne, comme dans la vie terrestre, on est allé au Nil Blanc ou au Japon. C'est plus loin, mais c'est le même genre.

Les plus ardents voyageurs s'élèvent, en imagination, de soleils en soleils et s'exaltent à l'idée

d'une exploration jamais finie et pleine de merveilles toujours renouvelées.

Ces perpétuelles vacances me sembleraient un peu lassantes. Que va-t-on me proposer encore? Voici les religions et les philosophies modernes, les chrétiens et les spiritualistes qui m'offrent la contemplation de Dieu. Bien, mais Dieu n'est pas plus admirable dans les anneaux de Saturne ou dans Sirius que dans les ailes d'un papillon ou dans les yeux d'une femme. Quoi encore? Attendez. Vous parlez d'une femme, sans doute de celle que vous aimez? Voici le paradis de Mahomet, avec ses hourris blanches et grasses, leurs mains toujours parfumées, leurs caresses toujours neuves.

Oui, ceci est plus tentant. Ceci est humain, au moins. Mais les femmes y trouvent-elles aussi des amants à leur gré? Ce paradis ressemble trop à une ville conquise, où les vainqueurs s'égaient avec les captives. Il ressemble trop, encore, à quelque chose de moins honnête. Au bout d'une heure, j'aurais envie de m'en aller.

Alors, si nous restions sur la terre, tout simplement? Si nous acceptions avec bravoure la mort de nos rêves, en même temps que la mort de notre corps? Cet au-delà est décidément bien incertain, bien vague et bien mobile. Je ne crois

pas qu'il soit partout, je crois qu'il n'est nulle part que dans nos imaginations enfantines. Né avec nous, il finira au même moment, pour renaître dans notre postérité.

L'au-delà, c'est le lendemain terrestre, tel que nous le léguerons à nos héritiers et tel qu'ils le modifieront par leurs efforts et selon leurs goûts.

INSINUATIONS

LA MORALE ESTHÉTIQUE

Peut-être faudrait-il renoncer à ces distinctions : beau et laid, bon et mauvais, bien et mal, etc., et ne considérer dans les actes de la vie que la courbe des mouvements. Ainsi la morale et l'esthétique se confondraient. Déjà les hommes un peu cultivés ne considèrent le sujet d'un tableau que pour juger si le peintre a soumis à une même logique ce sujet lui-même, le dessin qui le fixe, la couleur qui l'unit au milieu vital. Un sujet, en art, ne peut être critiqué que relativement à la destination de l'œuvre et à la manière dont il est traité. Il pourrait en aller de même des actes humains, et ils ne seraient jugés que selon leur opportunité et la qualité de leurs courbes esthétiques.

Il faut agir, il faut remuer ; la vie est une suite de mouvements qui entrelacent des lignes. Cela forme un dessin. Est-il harmonieux ? Voilà toute la question, voilà toute la morale.

AUTRE POINT DE VUE

Pour séparer en morale ce qui est bien de ce qui est mal, il faut des principes fixes, une croyance certaine, — et nous vivons dans le scepticisme. Sans doute, la religion n'est pas vraie, mais l'anti-religion n'est pas vraie non plus : la vérité réside dans un état parfait d'indifférence. Les gouvernements devraient s'astreindre à une neutralité vraiment scientifique et considérer comme légitimes toutes les manifestations, quelles qu'elles soient, de l'intelligence ou du sentiment. L'Etat ne devrait être qu'une providence visible, une police souveraine qui protégerait l'exercice de toutes les activités humaines, en s'opposant seulement aux gestes qui pourraient entraver la plénitude de toutes les libertés, dans tous les genres.

C'est là qu'il faut distinguer, bien que cela ne soit guère scientifique, le corps et l'esprit, la matière sensible et la volonté. Sans aucun doute, les entreprises contre la sensibilité corporelle doivent être réprimées ; mais il n'en est pas de même pour les entreprises contre la sensibilité intellectuelle. Les actes appelés immoraux peuvent être défendus dans la mesure où le conseille la coutume ; les

provocations aux actes immoraux doivent être permises. Le seul crime est le crime de violence. Peu importe qu'on me sollicite par des écrits ou des paroles ; le mal ne commence qu'au moment où on m'y plie par la force.

LE MOT « DIEU »

Renan l'aimait, le trouvant commode pour résumer tout un ordre d'idées, dont aucune n'est facile à limiter verbalement. Il est indéfinissable ; et d'ailleurs, défini, il perdrait toute sa valeur. Dieu n'est pas tout ce qui est ; Dieu est tout ce qui n'est pas. Voilà la force et le charme de ce mot mystérieux. Dieu est tradition, Dieu est légende, Dieu est folklore, Dieu est conte de fée, Dieu est roman, Dieu est mensonge, Dieu est cloche, Dieu est vitrail, Dieu est religion, Dieu est tout ce qui est absurde, inutile, invisible, intouchable, tout ce qui est néant et tout ce qui symbolise le néant, Dieu est le *nihil in tenebris* — et les hommes en ont fait la lumière, la vie et l'amour.

L'ARGENT

Il est difficile de lire sans irritation les vieilles

plaisanteries des journalistes et les antiques lamentations des socialistes sur le culte du veau d'or. Railler l'argent, s'indigner contre l'argent est pareillement sot. L'argent n'est rien : en soi, il ne vaut pas; sa puissance est purement symbolique. L'argent est le signe de la liberté. Maudire l'argent, c'est maudire la liberté, c'est maudire la vie, qui est nulle, si elle n'est libre.

La simplicité populaire adore l'argent. Voyez cette pauvre marchande : elle fait le signe de la croix avec la première monnaie qu'elle reçoit le matin. Un Dieu est venu la visiter et la bénir. C'est une communion à la fois mystique et réelle, sous les espèces du métal.

L'argent, qui est la liberté, est aussi la fécondation. C'est le sperme universel sans quoi les sociétés humaines demeurent des matrices vides. Le paganisme, qui savait tout et comprenait tout, ouvre à la pluie d'or d'en haut les cuisses vaincues de Danaé. C'est ce que l'on verrait sur nos monnaies, au lieu d'une insignifiante figurine, si nous étions capables de contempler sans honte ce tableau religieux.

ANTINOMIE

Ce qu'il y a de plus intéressant dans l'homme c'est l'animal humain. Presque tout le reste est folie. Dès qu'il perd contact avec la nature, avec l'humble nature, l'homme divague. C'est cette divagation pourtant que l'on a appelé raison, sagesse, moralité. Et la conduite naturelle que l'homme pourrait tenir, et qu'il tient quelquefois, on la nomme déraison, on la nomme immoralité. Mais, par un reste de logique, cette immoralité que nous dénigrons, nous en faisons l'unique objet de nos rêves, de nos désirs, de nos discours, de nos actes de nos méditations, de nos dissertations, de notre art et de notre science.

LE FIGURANT

Monsieur Tarde, philosophe ingénieux et amer, a défini la vie : « La poursuite de l'impossible à travers l'inutile. »

Cela mérite de rester. C'est une des sentences que l'on voudrait dorées sur des marbres au coin des rues.

Il est incontestable qu'en donnant à l'homme

une âme immortelle, le christianisme avait donné à la vie une valeur inestimable.

Dépouillé de l'infini, l'homme est redevenu ce qu'il avait toujours été vraiment : un figurant.

Il s'agit à peine de lui : il fait partie de la troupe Humanité ; s'il manque son entrée, on le siffle, et s'il tombe dans la trappe, on habille un autre pantin.

VI

DES PAS SUR LE SABLE...

Savoir ce que tout le monde sait, c'est ne rien savoir. Le savoir commence là où commence ce que le monde ignore. La vraie science aussi est située au delà de la science.

J'estime les animaux. Voyez l'écureuil : il se réveille, broute les jeunes pousses, fait l'amour, guette les noisettes, en croque, en cueille dont il emplit son nid, grimpe aux arbres, redescend, bondit, joue ; venu le froid, il s'endort.

— Mais l'homme n'est pas un écureuil !

— L'homme est un écureuil prétentieux.

La postérité, c'est un écolier qui est condamné à apprendre cent vers par cœur. Il en apprend dix,